

SILVIA AVALLONE

D'acier



LIANA LEVI

Prix des lecteurs de

L'EXPRESS

2011

Extrait de la publication

Dans le cercle flou de la lentille, la silhouette bougeait à peine, sans tête.

Une portion de peau zoomée à contre-jour.

Ce corps, d'une année sur l'autre, avait changé, peu à peu, sous les vêtements. Et maintenant il explosait, dans les jumelles, dans l'été.

De loin, l'œil grignotait les détails: la bride du maillot, le triangle du bas, un filament d'algue sur la hanche. Les muscles tendus au-dessus du genou, la courbe du mollet, la cheville où le sable colle. L'œil s'ouvrait plus grand, devenait rouge, à sonder cette lentille.

Le corps adolescent bondit hors champ et se jeta dans l'eau.

Un instant après, objectif repositionné, mise au point faite, il reparut, avec cette chevelure blonde magnifique. Et ce rire si violent que même à cette distance, même juste à le voir, ça t'électrisait. Comme si tu y pénétrais réellement, entre ces dents blanches. Et les fossettes sur les joues, et la cavité entre les omoplates, et le creux du nombril et tout le reste.

Elle s'amusait comme à son âge, ignorant qu'on l'observait. Sa bouche était ouverte. Qu'est-ce qu'elle peut bien

dire? Et à qui? Elle piqua une tête dans une vague, émergea de l'eau, le soutien-gorge tout de travers. Une piqûre de moustique sur l'épaule. La pupille de l'homme se rétrécissait, se dilatait, comme sous l'effet d'une drogue.

Enrico regardait sa fille, tellement plus forte que lui. Du balcon, après le déjeuner, quand il n'était pas d'équipe chez Lucchini, il espionnait Francesca. Il la suivait, l'observait, à travers les lentilles de ses jumelles de pêche. Francesca trottnait avec sa copine Anna sur le sable mouillé, elles se poursuivaient, se touchaient, s'attrapaient par les cheveux, et lui, là-haut, figé, il transpirait, son cigare toscan à la main. Lui, le géant, en débardeur ruisselant de sueur, l'œil écarquillé, planté là dans la chaleur effroyable.

Il la surveillait, comme il disait, depuis qu'elle s'était mise à aller à la plage avec certains individus, des garçons plus âgés qui ne lui inspiraient aucune confiance. Ils fumaient, et des pétards aussi, sûrement. Quand il en parlait à sa femme, de ces marginaux que fréquentait sa fille, il se mettait à crier comme un malade. Ils fument des pétards, ils prennent de la cocaïne, ils revendent des médocs, sûrement qu'ils veulent s'envoyer ma fille! Ça, il ne le disait pas explicitement. Il tapait du poing sur la table ou dans le mur.

Mais l'habitude d'espionner Francesca, il l'avait prise avant: depuis que le corps de sa petite s'était comme débarrassé de ses écailles pour acquérir peu à peu une peau et une odeur précises, nouvelles, primitives peut-être. Tout à coup, de la petite Francesca, avaient jailli un petit cul et une paire de nichons insolents. Le bassin s'était cambré, dessinant les galbes du buste et du ventre. De tout ça, il était le père.

En ce moment il regardait sa fille se démener au bout de ses jumelles, se jeter en avant de toutes ses forces pour attraper un ballon. Ses cheveux trempés qui collaient à son dos et ses hanches, sa peau incrustée de sel.

Les ados jouaient au volley en cercle, autour d'elle. Elle, Francesca, tout élan et mouvement, dans un même et unique tumulte de cris et d'éclaboussures à la lisière de l'eau. Mais Enrico ne s'intéressait pas au jeu. Enrico pensait au maillot de sa fille : nom de Dieu, on voit tout. Ça devrait être interdit, des maillots pareils. Si un seul de ces salauds se hasarde à me la tripoter, je descends sur la plage avec ma matraque.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

Enrico se retourna vers sa femme qui, debout au milieu de la cuisine, le regardait avec une expression mortifiée. Oui, Rosa se sentait mortifiée, diminuée, de voir son mari ainsi, les jumelles à la main à trois heures de l'après-midi.

« Je surveille ma fille, si tu permets. »

Ça n'était pas toujours facile non plus de soutenir le regard de cette femme. L'accusation constante, plantée là, dans les yeux de son épouse.

Enrico fronça les sourcils, avala sa salive.

« C'est le minimum quand même... »

– Tu es ridicule », siffla-t-elle.

Il regarda Rosa, comme un objet qui vous encombre et vous met en rogne, pas plus.

« Tu trouves ridicule de garder un œil sur ma fille, par les temps qui courent ? Tu vois pas avec qui elle traîne à la plage ? C'est qui, ces types, hein ? »

Cet homme-là, quand il sortait de ses gonds – et c'était souvent –, son visage se congestionnait, les veines de son cou gonflaient à faire peur.

Il n'avait pas autant de colère en lui, à vingt ans, avant de se laisser pousser la barbe et de prendre tous ces kilos. C'était un beau garçon, qui venait d'être engagé chez Lucchini, et qui depuis l'enfance s'était forgé les muscles à travailler la terre. Il s'était transformé en géant dans les champs de tomates, et plus tard à pelleter le charbon. Un homme

comme tant d'autres, monté de la campagne à la ville, son baluchon sur l'épaule.

«Tu vois pas ce qu'elle fait, à son âge... Et comment elle est fagotée, merde!»

Ensuite, avec les années, il avait changé. Jour après jour, imperceptiblement. Ce géant qui n'avait jamais franchi les limites du Val di Cornia, qui n'avait jamais vu le moindre bout d'Italie, s'était comme gelé de l'intérieur.

«Réponds! Tu vois pas comment elle se promène, ta fille?»

Rosa se contenta de serrer plus fort le torchon avec lequel elle venait d'essuyer les assiettes. Elle avait trente-trois ans, des mains abîmées, elle s'était laissée aller après son mariage. Sa beauté méridionale s'était noyée dans les lessives, sur le périmètre de ce carrelage frotté jour après jour depuis dix ans.

Dans son silence, il y avait une dureté. Un de ces silences immobiles, prêts à l'attaque.

«C'est qui, ces types, hein? Tu les connais?»

– Des braves garçons...

– Ah, alors tu les connais! Et pourquoi tu me dis rien? Pourquoi dans cette maison on me dit jamais rien, hein? Elle te cause à toi, Francesca? Oui, évidemment, elle reste des heures à causer avec toi... »

Rosa jeta le torchon sur la table.

«Demande-toi donc plutôt, lâcha-t-elle, pourquoi elle te cause pas, à toi.»

Mais déjà il n'écoutait plus.

«On me dit rien, à moi! On me dit jamais rien, nom de Dieu de merde!»

Rosa se pencha sur la bassine d'eau sale. Il y avait des femmes de son âge, l'été, qui allaient encore dans les boîtes de nuit. Elle, elle n'y avait jamais mis les pieds.

«Et moi, je suis quoi? Un con? Tu me prends pour un con? Elle se balade attifée comme une pute! C'est comme

ça que tu l'élèves, hein? Bravo! Mais moi, un de ces quatre... »

Elle souleva la bassine et la vida dans l'évier du balcon, les yeux sur les grumeaux de crasse dans le tourbillon du siphon. Elle aurait voulu le voir crever là, écroulé par terre, agonisant.

« Et puis je vous emmerde, toi comme elle! C'est pour quoi que je travaille? Pour toi? Pour cette traînée? »

Après, lui rouler dessus avec la voiture, l'écrabouiller sur la chaussée, le réduire en bouillie, comme le ver de terre qu'il était.

Francesca comprendrait. Le tuer. Si je n'étais pas tombée amoureuse, si j'avais cherché du travail, si j'étais partie il y a dix ans.

Enrico lui tourna le dos et appuya son corps gigantesque à la balustrade dans le soleil qui, à trois heures de l'après-midi, pèse comme l'acier et qui écrase tout. La plage, de l'autre côté de la rue, s'emplissait de parasols et de cris. Ça grouille de monde, se dit-il. Et il ralluma le mégot de cigare, éteint entre ses doigts. Des doigts rouges, trapus, calleux. Les doigts d'un ouvrier qui ne met jamais de gants, même pour jauger la température de la fonte.

D'un côté, il y avait la mer, envahie par les ados en cette heure étouffante. De l'autre, le museau plat des barres d'immeubles. Et tous les stores baissés le long de la rue déserte. Les scooters encombraient les trottoirs, garés n'importe comment, chacun avec son autocollant, et des inscriptions au marqueur: *Francesca, je t'aime.*

La mer et le mur des barres d'immeubles, le soleil brûlant de juin, c'était comme la vie et la mort qui s'insultent. Pas de doute: vue de l'extérieur, pour ceux qui n'y habitaient pas, la via Stalingrado c'était une désolation. Pire: la misère.

Au balcon du dessus, au quatrième, un autre homme s'appuyait à la rambarde rouillée et regardait la plage.

Enrico et lui étaient les seules silhouettes humaines visibles dans l'immeuble.

Le soleil cognait. Le crépi tombait par plaques.

L'homme, petit, torse nu, venait de refermer le clapet de son portable. Un nain, comparé au géant à jumelles du troisième. Il avait gueulé tout le temps de la communication : il n'était pas spécialement en colère, c'était son ton normal. Il avait parlé d'argent, des sommes astronomiques, sans qu'un seul instant ses petits yeux vifs se détachent de la plage, comme s'il cherchait quelque chose, qu'à cette distance et sans ses lunettes il ne risquait pas d'y trouver.

« Un de ces jours, j'irai à la plage, moi aussi. Et qu'est-ce qui m'en empêche ? Au fond, je suis au chômage », ricanait-il comme pour lui-même, à voix haute.

De l'intérieur de l'appartement arriva un hurlement.

« Quoouooi ? »

– Rien », répondit le petit homme, qui venait de se rappeler qu'il avait une femme.

Sandra apparut sur le balcon, le balai serpillière dégoulinant d'ammoniaque.

« Artù ! s'écria-t-elle en brandissant son balai. T'es dingue ou quoi ? »

– Je plaisantais ! fit-il avec un geste évasif de la main.

– Tu trouves que c'est des plaisanteries à faire ? Avec le lave-vaisselle à payer, les traites pour l'autoradio de ton fils... Plus d'un million pour un autoradio, je vous jure ! Et celui-là qui fait des blagues... »

Ça n'était pas une blague. Chez Lucchini, il s'était fait choper à piquer des jerrycans de gasoil.

« Allez, pousse-toi. Faut que je balaie. »

Depuis qu'il avait été embauché, Arturo piquait du gasoil à monsieur Lucchini, comme ça, histoire de faire le plein et d'en revendre un peu aux paysans. Pendant trois ans, personne ne s'en était aperçu. Et maintenant, putain de salauds...

«Je t'ai dit pousse-toi, il est dégueulasse ce carrelage.»

Il s'éloigna en sifflotant. Rentra dans la cuisine. C'était un petit bonhomme gai, expansif: il avait des tas de copains. Il s'était fait licencier, il était couvert de dettes, et il sifflotait.

Il attrapa une nêfle dans le compotier sur la table, y planta les dents sans penser à rien. Dans sa tête se montaient des combines incroyables: du genre zéro stress et tout bénéf.

«Mais arrête de nettoyer. Faut toujours que tu nettoies!

– Et pourquoi, à ton avis? C'est toi qui vas le faire?»

Arturo n'avait connu qu'occasionnellement les affres du boulot. Sa femme en revanche les affrontait rigoureusement depuis l'âge de seize ans, ce qui leur avait permis, entre autres, de payer le loyer tous les mois et d'élever deux enfants. Il avait été, dans l'ordre chronologique: voleur à la tire, ouvrier chez Lucchini, à la Dalmine, à la Magona d'Italia, puis Lucchini de nouveau, comme chef d'équipe. Né dans l'île de Procida, il était parti à dix-neuf ans travailler en usine à Piombino, une nouvelle vie: une vie finalement en règle, honnête. Pour lui, ceux qui prenaient la carte du syndicat, c'étaient des pauvres types. Une seule certitude dans la vie: travailler fatigue.

«Anna? Elle est à la plage?

– Oui, avec Francesca.

– Et Alessio?»

Sûr: demain il gagnerait au poker, et avec le fric, il monterait des affaires. Il le sentait. Comment on dit, déjà? *C'est écrit*. Et après il lui achèterait un diamant, à Sandra, parce que... Comment c'est la phrase, déjà? *Un diamant est éternel*.

«Je crois qu'il est à la plage aussi.

– Faut que je lui parle, à ton fils. Il veut absolument une Golf GT... Mais quel besoin il a d'une Golf GT?»

Sandra releva la tête du carrelage déjà sec et resta comme ça, dans la lumière – laisse-le dire, de toute façon il n'a pas l'argent –, avec la sueur qui coulait sous ses bigoudis.

Elle rentra et s'assit à la table de la cuisine. Elle se mit à observer attentivement son mari: malgré les années, il ne changeait pas. «À partir de demain...», c'est ce qu'il disait toujours, et elle, chaque fois, s'y laissait prendre.

«Ton fils, il vote Berlusconi, dit Sandra en faisant semblant de sourire. La justice sociale, il s'en fiche, ce qu'il veut c'est une belle bagnole. Il veut parader, quoi, il veut frimer... Mais toi, tu peux parler, avec ta voiture à cinquante briques. À propos, t'as payé la vignette?

– La vignette?»

Le sourire feint disparut aussitôt de son visage.

«Avant de penser au fric de ton fils, tu ferais mieux de pas jouer le tien.

– On va pas recommencer?» Arturo gonfla les joues et souffla comme un taureau.

«Non, justement: on va pas recommencer.»

Sandra bondit sur ses pieds et moulina des bras dans la chaleur étouffante qui stagnait dans la cuisine.

«Pas la peine de jouer les offensés, hein. Me prends pas pour une conne. Il est passé où, ton dernier salaire?

– Sandra!

– À la banque, il est jamais arrivé! T'es allé le jouer, dis-le! Il est allé le jouer, avant même de le mettre à la banque... Ya pas écrit "poire" là, t'entends?», dit-elle, passant l'index sur son front trempé de sueur, au-dessus de ses sourcils mal épilés.

Arturo ouvrit les bras. «Allez, fais-moi un petit bisou...»

Cet homme ne changerait jamais. Quand il ne savait plus à quelle branche se rattraper, il devenait tout tendre.

Ils disparurent ensemble dans le ventre de l'appartement.

Le store des époux Sorrentino était baissé maintenant, comme tous les autres dans l'immeuble (tous, sauf un). Baissé, mais coincé à mi-course.

« Tu vas le réparer quand, ce store, Artù? »

Silence. Puis dans la salle de bains on entendit l'eau du robinet couler, le bruit d'un rasoir à lame sur le bord du lavabo. Et Arturo se mit à chanter. Sa chanson préférée: *Maracaibo, mare forza nove, fuggire sì ma dove? Za-zà!*

À trois heures de l'après-midi, en juin, les vieux et les mômes allaient dormir. La lumière, dehors, était de feu. Assis devant la télé, les ménagères et les retraités en pantalon de polyester, les survivants des hauts-fourneaux, inclinaient la tête, asphyxiés par la chaleur.

Après le déjeuner, la façade de ces barres d'immeubles toutes pareilles, collées les unes aux autres, ressemblait à un mur de niches funéraires dans un cimetière. Des femmes aux jambes gonflées, les fesses ballottant sous la blouse, descendaient s'asseoir dans la cour à l'ombre, autour d'une table de camping. Elles jouaient aux cartes et agitaient frénétiquement leur éventail en parlant de tout, et surtout de rien.

Les maris, s'ils n'étaient pas au travail, ne mettaient pas le nez dehors. Ils restaient là, avachis, torse nu, ruisselants de sueur, à manier la télécommande. Pas pour écouter ces connards de la télé. Juste pour mater les bimbos, ces petites garces, le contraire absolu de leurs femmes. L'an prochain je

1. « Maracaibo, mer force neuf, s'enfuir mais où? »: célèbre chanson de Raffaella Carrà. (*Les notes sont de la traductrice.*)

mets la clim, au moins dans le salon. Ils ont intérêt à me payer mes heures sup demain, sinon je te jure que je vais gueuler.

Arturo se rasait le menton et chantait une chanson de son enfance, l'époque du boum des logements sociaux, quand on avait bâti ces barres d'immeubles devant la plage pour les ouvriers des aciéries. L'idée de la municipalité communiste, c'était que les métallos aussi avaient droit à un appartement avec vue. Sur la mer, pas sur l'usine.

Quarante ans plus tard, tout avait changé: il y avait l'euro, la télé à la carte, les paraboles, mais il n'y avait plus de Démocratie chrétienne ni de Parti communiste. C'était une vie complètement différente maintenant, en 2001. Mais les barres d'immeubles étaient toujours là, et l'usine, et la mer.

La plage de via Stalingrado, à cette heure, était pleine à craquer de gosses hurlant, de glacières, de parasols encastrés les uns dans les autres. Anna et Francesca se couraient après sur le rivage, tombaient à l'eau en poussant des cris de victoire et en éclaboussant partout. Autour d'elles, des bandes d'ados, muscles tendus, s'élançaient pour rattraper un frisbee ou une balle de tennis.

Pour beaucoup, cette plage était nulle parce qu'il n'y avait pas de cabines, que le sable s'y mêlait à la rouille et aux ordures, que les égouts passaient au milieu, il n'y avait que la racaille pour y aller, et ceux de la via Stalingrado.

Partout de grands tas d'algues, qu'à la mairie personne ne donnait l'ordre de ramasser.

En face, à quatre kilomètres, les plages blanches de l'île d'Elbe brillaient comme un paradis impossible. Le royaume préservé des Milanais, des Allemands, des touristes à la peau satinée, en lunettes de soleil et Porsche Cayenne noire. Mais pour les jeunes qui vivaient dans les barres, pour les fils de personne qui suaient leur sueur et leur sang dans les

aciéries, la plage devant chez soi c'était déjà le paradis. Le seul vraiment vrai.

Quand le soleil faisait fondre le bitume, que l'air chaud empestait et que les toux crachées par les cheminées de la Lucchini stagnaient au-dessus de la tête, ceux de la via Stalingrado allaient pieds nus à la plage. Il n'y avait que la rue à traverser pour se jeter dans l'eau tête la première.

Anna et Francesca y passaient leur vie, dans l'eau. Elles étaient impressionnantes à voir, nageant en parallèle jusqu'à la dernière bouée. Un jour, elles iraient jusqu'à l'Elbe – à la nage, disaient-elles – et elles ne reviendraient plus.

Ceux de vingt ans, avant d'aller se baigner, se retrouvaient au bar en larges cercles. Ils se déplaçaient en bande, une bande généralement formée autour d'un repère élémentaire: le numéro d'immeuble, le boulot plus ou moins violent, la qualité de la drogue ou, pour finir, l'équipe de foot préférée.

Ils n'avaient pas l'obsession de se jeter à l'eau des préados. L'apéro d'abord, la clope, une partie de poker. Ils avaient des pectoraux et des abdominaux, ou bien de gros ventres qui débordaient. Ils étaient comme des dieux de l'Olympe. Et pendant que leurs petits frères auraient tout donné pour un pot d'échappement trafiqué, pour entrer dans les boîtes où ils n'avaient pas l'âge, eux faisaient la loi, à coups de gueulantes et de beignes, dans des bolides bardés d'ailerons qui, le samedi soir – vitres baissées, coude à la portière –, frôlaient les cent quatre-vingt-dix à l'heure.

Les femmes aussi cognaient. Elles cognaient quand un beau mec comme Alessio se pointait à l'horizon. L'été était leur grand moment, le défilé de mode entre les cabines, cheveux dénoués. Celles qui pouvaient se le permettre, celles qui avaient le corps et l'âge pour. L'amour dans l'obscurité de la cabine. Sans réfléchir, sans préservatif, et

celle qui tombait enceinte sans que le type la jette avait gagné le pompon.

« C'est pour bientôt », se chuchotaient Francesca et Anna. Quand une fille plus âgée arrivait à la plage sur un scooter flambant neuf, elles la viraient en imagination pour monter en selle à sa place. « Bientôt », quand les autres filles le samedi soir sortaient avec des paillettes sur les joues, du gloss et des talons hauts et qu'elles, elles restaient à la maison à essayer des fringues, la stéréo à fond.

Le monde était encore à venir. Le monde, c'est quand on a quatorze ans.

Elles plongeaient dans l'écume des vagues, ensemble, dès qu'un ferry passait et que la peau de la mer se fronçait pour de bon. Depuis quelques années déjà on parlait d'elles, dans les bars, aux tables des jeunes: on disait qu'elles étaient vraiment pas mal. Et attends un peu qu'elles grandissent.

Anna et Francesca, *treize-ans-presque-quatorze*. La brune et la blonde. Là-bas, au milieu de tous ces types, tous ces yeux, tous ces corps que l'eau faisait à nouveau semblables, muets et enthousiastes. Au moment où un garçon allait marquer, elles jouaient à lui piquer le ballon. Les poteaux, deux bouts de bois plantés dans le sable. Et la flambée de hurlements pour souligner le but.

Elles couraient au milieu de la foule, se retournaient pour se regarder, se prenaient par la main. Elles savaient que la nature était avec elles, que c'était une force. Dans certains milieux, pour une fille, tout ce qui compte c'est qu'elle soit jolie. Si t'es un boudin, ta vie sera nulle. Si les garçons n'écrivent pas ton nom sur les piliers de la cour de l'immeuble et ne glissent pas des petits mots sous ta porte, tu n'es rien; à treize ans, tu as déjà envie de mourir.

Anna et Francesca lançaient des sourires à la cantonade. Nino, quand il les portait à califourchon sur ses épaules,

sentait leur sexe chaud contre sa nuque. Massimo, avant de les balancer à l'eau, les pressait de chatouillis et de morsures. Devant tout le monde. Et elles se laissaient faire n'importe quoi par le premier venu, sans le moindre scrupule, sans la moindre clairvoyance. Comme ça, le monde à portée de la main, au nez et à la barbe de ceux qui regardent.

Mais elles n'étaient pas les seules à percevoir des nouveautés dans leur corps. Les nulles, les boudins comme Lisa, planquée sous sa serviette, auraient bien aimé elles aussi se rouler dans le sable devant tout le monde et courir à perdre haleine se jeter dans l'eau.

Dans la course d'Anna et Francesca, qui se cognaient à des bras, des sourires et des balles de tennis, le haut du maillot un peu défait, il y avait un défi. Et celles qui les regardaient jalousaient ces seins, ce cul, ce sourire insolent qui disait: j'existe.

Dans les eaux basses, le sable se mêlait aux algues et se faisait chair. Elles couraient, la blonde et la brune, dans la mer. Sentaient les regards masculins les fouiller. C'était ce qu'elles voulaient, qu'on les regarde. Sans raison précise. Elles jouaient, on voyait bien, mais c'était sérieux aussi.

La brune et la blonde. Ensemble, toujours et exclusivement. Quand elles sortaient de l'eau, elles se tenaient par la main comme un petit couple. Et au bar, elles entraient dans les toilettes ensemble. Elles se promenaient sur toute la longueur de la plage, se retournant quand elles recevaient un compliment, l'une d'abord, l'autre ensuite. Elles te la faisaient sentir, leur beauté. Elles en usaient avec violence. Et si Anna, quelquefois, te disait bonjour même si t'étais un boudin, Francesca jamais, et jamais elle ne souriait. Sauf à Anna.

Cet été 2001, personne ne peut l'oublier. Et la chute des tours jumelles ne fut, au fond, pour Anna et Francesca

qu'une des composantes de cette immense exaltation de découvrir que leur corps changeait.

À présent, il n'y avait plus qu'un seul store relevé. Un seul homme qui transpirait à son balcon, jumelles à la main.

Enrico s'obstinait à chercher la tête blonde de sa fille au milieu des vagues, parmi les corps adolescents qui jouaient au volley, au foot, aux raquettes. Dans cet enchevêtrement de bras, de seins et de jambes, il isolait dans ses lentilles le buste de Francesca, réglait la distance, observait tel un animal aux aguets ses mouvements au contact de la mer.

Le dos de Francesca, sous les cheveux blonds ruisselants d'eau. Son derrière rond : il ne faut pas le regarder, personne ne doit, jamais. Il le regardait pourtant, Enrico, dégoulinant de sueur. Ce corps élancé et parfait qui avait jailli de sa fille, sans crier gare, sous les yeux de tous.